

Bulletin d'histoire politique

Malcom Reid, Notre parti est pris. Un jeune reporter chez les écrivains révolutionnaires du Québec, 1963-1970, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 364 p.

Gérard Fabre

Le cinéma politique de Pierre Falardeau
Volume 19, numéro 1, automne 2010

URI : id.erudit.org/iderudit/1056037ar
<https://doi.org/10.7202/1056037ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique et VLB éditeur

ISSN 1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fabre, G. (2010). Malcom Reid, Notre parti est pris. Un jeune reporter chez les écrivains révolutionnaires du Québec, 1963-1970. Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 364 p. *Bulletin d'histoire politique*, 19(1), Éditeur, 2010. <https://doi.org/10.7202/1056037ar>

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d-utilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Malcom Reid, *Notre parti est pris. Un jeune reporter chez les écrivains révolutionnaires du Québec, 1963-1970*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 364 p.

GÉRARD FABRE

Institut Marcel Mauss, Paris

École des hautes études en sciences sociales/

Centre national de la recherche scientifique

Ce portrait des protagonistes de l'aventure de *Parti pris* fut rédigé entre 1966 et 1970, et publié en 1972 par *Monthly Review Press*, à New York et Toronto. Il a donc fallu attendre 37 ans pour disposer d'une traduction française de *The Shouting Signpainter. A Literary and Political Account of Quebec Revolutionary Nationalism*. Le titre anglais fait référence au recueil de Paul Chamberland (*L'afficheur hurle*, 1965) et associe les causes révolutionnaire et nationaliste. Le jeune Malcom sympathisait avec *Parti pris*, mais l'ouvrage évite le prosélytisme et n'a rien de complaisant. Il n'aborde pas la Crise d'octobre, cet événement traumatique qui sonne le glas de la révolution québécoise.

Le décalage chronologique de cette édition ne nuit pas à l'intérêt d'une lecture actuelle. Au contraire, l'«essai-reportage» de Reid donne une image très vivante du mouvement *Parti pris* (à la fois revue, maison d'édition et embryon de formation politique dont naîtra l'éphémère Mouvement de Libération Populaire). Bien qu'il mentionne les ruptures au sein du groupe (notamment celle d'André Major), Reid se cantonne à la première génération des partipristes. Il ne s'arrête pas à l'équipe de rédaction de la revue qui se met en place en 1966, avec le trio Gabriel Gagnon-Luc Racine-Gaëtan Tremblay, ni à la direction assumée en 1968 dans des circonstances pénibles par Philippe Bernard. Il n'en réussit pas moins un véritable portrait de groupe, chaque individu étant saisi à travers ses déambulations urbaines et son inscription sociale (qu'elle soit sexuelle, festive, militante ou littéraire). Le document illustre les diverses sociabilités, solidarités et communion de vues, en décrivant de façon ethnographique les pratiques des acteurs : leurs lectures et autres activités (discussions, manifestations,

concerts, films, libations, etc.). L'ouvrage fourmille de données recueillies à chaud, puis restituées à l'aide de balises chronologiques et idéologiques : à quelle tendance se rattachait un tel, de quel discours ou modèle sociétal en vogue se réclamait tel autre ?

Beaucoup de thèmes sont traités par Reid de manière assez décousue. Il est impossible d'en faire l'inventaire. Retenons l'influence (souvent sous-estimée), auprès de cercles partipristes, de deux aînés, Raoul Roy et Jacques Ferron. Le sens de la provocation de ce dernier n'altère en rien sa lucidité analytique, par exemple quand il compare le nationalisme canadien-français et la religiosité des Noirs américains pour mieux capter la dynamique colonisateurs-colonisés (p. 236-243). Sont également évoqués les rapports des partipristes avec le PSQ (p. 287 et p. 313-319), le MLP (p. 291-296) et le RIN (p. 281), ainsi que la scission au sein de la revue, due à une discorde politique entre indépendantistes et gauchistes (p. 331). Outre les figures connues de *Parti pris*, Reid en évoque d'autres, plus anonymes (Patrick Straram, Jacques Trudel, Jean Racine, Laurent Girouard, Yvon Husereau), ce qui apporte des informations inédites. Il est aussi question de Gilles Vigneault et de Claude Dubois, acteurs de la relève poétique québécoise dont *Parti pris* forme l'un des foyers majeurs (p. 262-273). Cependant l'ouvrage n'offre pas une approche novatrice du mouvement. L'important est ailleurs, dans le mode narratif, souvent ludique, que prend un témoignage sur le vif, illustré dans cette édition par les dessins des protagonistes croqués par Reid. Cela ne signifie pas que le récit prime la réflexion, les deux dimensions étant ici intimement liées. La fraîcheur du style, à l'image de l'état d'esprit de l'époque, est bien rendue par la traduction d'Héloïse Duhaime. Quelques erreurs, d'ordre linguistique, sont commises par l'auteur. Par exemple, le lecteur français sera surpris d'apprendre que le mot « cave », au masculin, est « une expression tout à fait montréalaise » (p. 82), alors que ce terme argotique est courant en France. Il ne s'agit là que de détails, tant ce document apporte de précieuses indications sur la manière dont les partipristes se percevaient et étaient perçus par leurs sympathisants. Les portraits des écrivains publiés ou non par la maison d'édition *Parti pris* intéresseront particulièrement les littéraires.

Si, dès la fin des années 1950, la dénonciation du modèle colonial était déjà présente dans la théorie du « roi nègre » (appliquée à Duplessis) du modéré André Laurendeau, les critiques fusaient néanmoins quant au raisonnement par analogie censé caractériser le discours anticolonialiste des partipristes. Celles du célèbre Frère Untel étaient cinglantes (p. 10-16). Le FLQ, auquel était liée une partie du groupe, faisait un usage polémique et contesté des écrits de Frantz Fanon pour unir socialisme et indépendantisme (p. 21 et 189). Le joul accédait aux honneurs littéraires dans le genre romanesque avec Jacques Renaud et poétique avec Gérald Godin (p. 49-103 et p. 248-255). Mais Reid note les limites de cette langue populaire en

termes de résistance politique (p. 259). *Parti pris* avait des adeptes, mais aussi un grand nombre de détracteurs, qu'ils se situent sur le plan idéologique ou esthétique.

Les partipristes affichaient une vision internationaliste de la lutte politique, une empathie envers les peuples colonisés, comme en témoigne le poème cité de Chamberland (p. 123). Reid, quant à lui, était manifestement davantage gauchiste qu'indépendantiste, ce qui explique une certaine sévérité de jugement à l'égard de Major, Miron, Godin ou Aquin. Le traducteur de Miron au Nicaragua confie au jeune reporter le malaise que ses compatriotes ressentent à comparer les Québécois révoltés, qui restent des Nord-Américains aisés, et le monde sous-développé (p. 209). Ce hiatus semble figer les analyses actuelles. Peut-on en tirer un bilan définitif qui reviendrait à considérer la vision du monde défendue par *Parti pris* comme nulle et non avenue ? Cette traduction tardive témoigne au contraire de son exceptionnelle postérité. Le récit de Reid rend compte judicieusement mais partiellement des motivations des indépendantistes révolutionnaires québécois. Il constitue la pièce d'un puzzle dont il reste à rassembler de nombreux éléments épars.